

LE SPORT AU PIED DU MUR

Entre Israël et Cisjordanie s'élève un mur de séparation haut de huit mètres. Un dispositif de sécurité pour les Israéliens, un tourment quotidien pour les Palestiniens, et bien sûr les sportifs, contraints d'emprunter d'interminables détours et de subir les check-points lors de leurs déplacements.

> PAR JEAN-CHRISTOPHE COLLIN, EN CISJORDANIE
> PHOTOS NANDA GONZAGUE

Dans les faubourgs
de Ramallah,
les joueurs de l'équipe
de foot de Palestine
se promènent le long
du mur de séparation,
près de leur centre
d'entraînement. Parmi
eux, beaucoup n'ont
pas l'autorisation
d'entrer à Jérusalem,
de l'autre côté du mur.

PALESTINE

PALES

PALESTINE



Des gamins jouent au pied du « mur de sécurité » long de 438 kilomètres, et qui en fera 708 à terme.

TARIK SOUFFLE SUR UN THÉ BRÛLANT à la sauge. Le son de la télé accompagne les murmures de la conversation dans cette chambre de peu au cœur du camp de réfugiés de Dheisheh, à Bethléem. On discute du Barça. Tarik est un supporter assidu du club catalan. Désormais, le foot, il le regarde à la télé. Ce jeune Palestinien a cessé d'y jouer lors de la deuxième Intifada, entre 2000 et 2005, lorsqu'une balle israélienne lui a traversé le genou. Assis en face de Tarik, Moudjellal a lui aussi dû cesser le football au terme de cette « révolte des pierres », alors qu'il était demandé par les meilleurs clubs de Cisjordanie et par certaines équipes du Golfe. Mais, comme ses copains Bilal et Tarik, il a été arrêté par les forces israéliennes et a passé trois années de sa jeune vie en prison. Fin de sa carrière de footballeur.

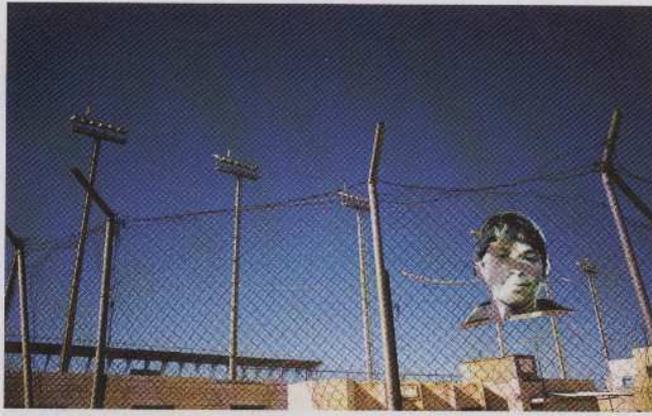
Quartier bâti de bric et de broc, en contrebas de la vieille ville de Bethléem, Dheisheh est un camp édifié au lendemain de la guerre de 1948, la « Nakba » pour les Palestiniens, c'est-à-dire la « catastrophe ». 13 000 réfugiés s'y entassent dans des conditions précaires, sous les auspices des Nations unies, faute d'autre lieu pour se loger. Les murs des rues sont parsemés de graffitis, de dessins qui évoquent l'occupation israélienne. On y voit les fresques du célèbre artiste anglais Banksy, mais aussi des scènes de sport ou bien l'emblème du Barça, décidément très populaire en Cisjordanie. Mais tout, d'une manière ou d'une autre,

raconte l'histoire d'un enfermement.

Car Bethléem est une ville étranglée par un mur haut de huit mètres, qui isole la cité de la Nativité, où Jésus de Nazareth vit le jour, voilà plus de deux mille ans. Sa construction a été lancée en 2002 par les autorités israéliennes, qui entendaient ainsi se protéger des attentats meurtriers perpétrés par des kamikazes palestiniens. « Mur de sécurité » aux yeux d'Israël, vécue comme le « mur de l'apartheid » par la population cisjordanienne, cette enceinte une fois achevée fera 708 kilomètres de long. Il en reste un tiers à construire...

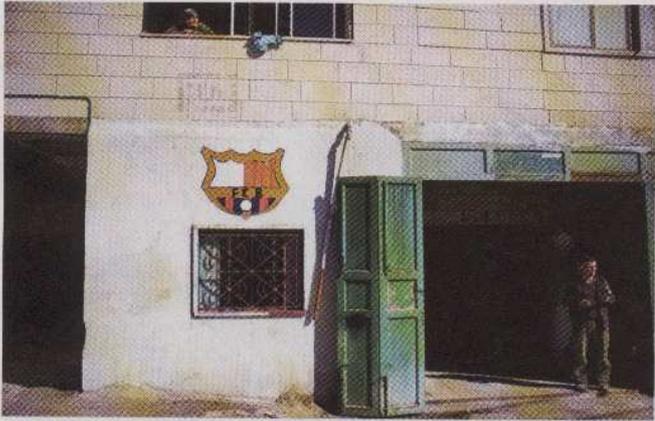
« Il s'agit d'une machine à annexer leur terre, écrit Benjamin Barthe, spécialiste du Proche-Orient et auteur de *Ramallah Dream* (1), compte tenu du fait qu'il serpente à l'intérieur de la Cisjordanie, incorporant de facto environ 10 % de la superficie de celle-ci à Israël. En 2004, la Cour internationale de justice de La Haye a jugé que la barrière était illégale et qu'Israël devait la démanteler. » Ce qui n'a jamais empêché les autorités de poursuivre leurs travaux, annexant de fait ces colonies (2).

Il suffit d'effectuer une poignée de kilomètres à la sortie de Bethléem pour comprendre la situation. Suivre la route vers l'ouest, jusqu'à Al-Khader. Derrière le stade de cette petite bourgade, à quelques centaines de mètres, on aperçoit le mur de séparation. Devant l'enceinte, une grande photo d'un enfant. Il s'appelait Nadi, il avait une dizaine d'années. Nadi jouait au foot avec ses copains lorsque,



Devant le stade d'Al-Khader, situé au pied du mur, un portrait de Nadi rend hommage à cet enfant mortellement blessé en 2003 par un tir israélien, alors qu'il jouait au foot.

Dans ce village voisin de Bethléem, on continue de vibrer pour le foot. Et de supporter le Barça, très populaire en Cisjordanie.



MÊME À DOMICILE, CHAQUE RENCONTRE EST SOUMISE À L'AUTORISATION DES ISRAËLIENS



Au stade de Dura, près d'Hébron, dans la tribune réservée aux femmes et enfants, avant le match Palestine-Afrique du Sud B.



en 2003, il a été mortellement blessé par le tir d'un soldat israélien.

De l'autre côté du mur, il y a un autre village palestinien, pris en sandwich avec la ligne verte tracée lors de l'armistice de 1949. Pour venir voir les matches, les habitants doivent parfois faire un immense détour de plus d'une heure et passer par un check-point pour parvenir au stade. Eux qui habitent à deux minutes à pied...

Ce mur est ainsi devenu un cauchemar dans la vie quotidienne des Palestiniens de Cisjordanie. Et notamment pour les sportifs amenés à se déplacer pour disputer des compétitions. Au centre culturel et sportif Ibdaa, créé pour les habitants du camp de Dheisheh, Khaled Al-Saifi, le directeur, se désole de cette situation. L'équipe de basket est championne en titre de Cisjordanie, elle a remporté le final four à Hébron, en novembre dernier. Mais ce fut une longue et éprouvante compétition.

Pour disputer des matches à Gaza, l'équipe doit accomplir un long et fatigant périple. Il est en effet impossible

LES ENTRAÎNEURS DE L'ÉQUIPE DE FOOT ONT DÛ ATTENDRE LEURS PAPIERS TROIS SEMAINES EN JORDANIE

Après ce match nul (1-1) face aux Sud-Africains, il faudra près de deux heures à la sélection palestinienne pour rejoindre son centre d'entraînement, à Al-Ram.

à ses joueurs de passer en Israël. Ils partent donc en bus en Jordanie, descendent à l'extrême sud du pays pour passer en Égypte et, de là, remonter plein nord jusqu'à Gaza... qu'ils atteignent après deux jours de voyage. « En 2007, notre bus a été arrêté plus de trois heures à un check-point, on a dû déclarer forfait. Une autre fois, c'était parce que Bethléem avait été encerclé par l'armée. Pas moyen de sortir... Parfois encore, ce sont les joueurs qui sont arrêtés et jetés en prison. Une année, il y a en avait trois sur notre cinq majeur... »

Les heures de voyage en car au gré du tracé du mur, voilà la pénitence des sportifs palestiniens. Personne n'y échappe. Pas même les plus illustres d'entre eux, tels les membres de l'équipe de football de Palestine. Il est hors de question pour cette sélection de disputer une rencontre à Jérusalem Est, partie de la ville pourtant palestinienne mais occupée par Israël depuis la guerre de 1967, malgré plusieurs résolutions du Conseil de sécurité des Nations unies, adoptées dès 1968. La plupart des joueurs n'ont même pas le droit de s'y rendre.

L'équipe de Palestine dispute donc ses matches en Cisjordanie. Et ce n'est pas toujours simple non plus. Ainsi, en novembre dernier, elle affrontait l'Afrique du Sud B à Hébron (1-1). Après la rencontre, la douche et une petite

REPORTAGE

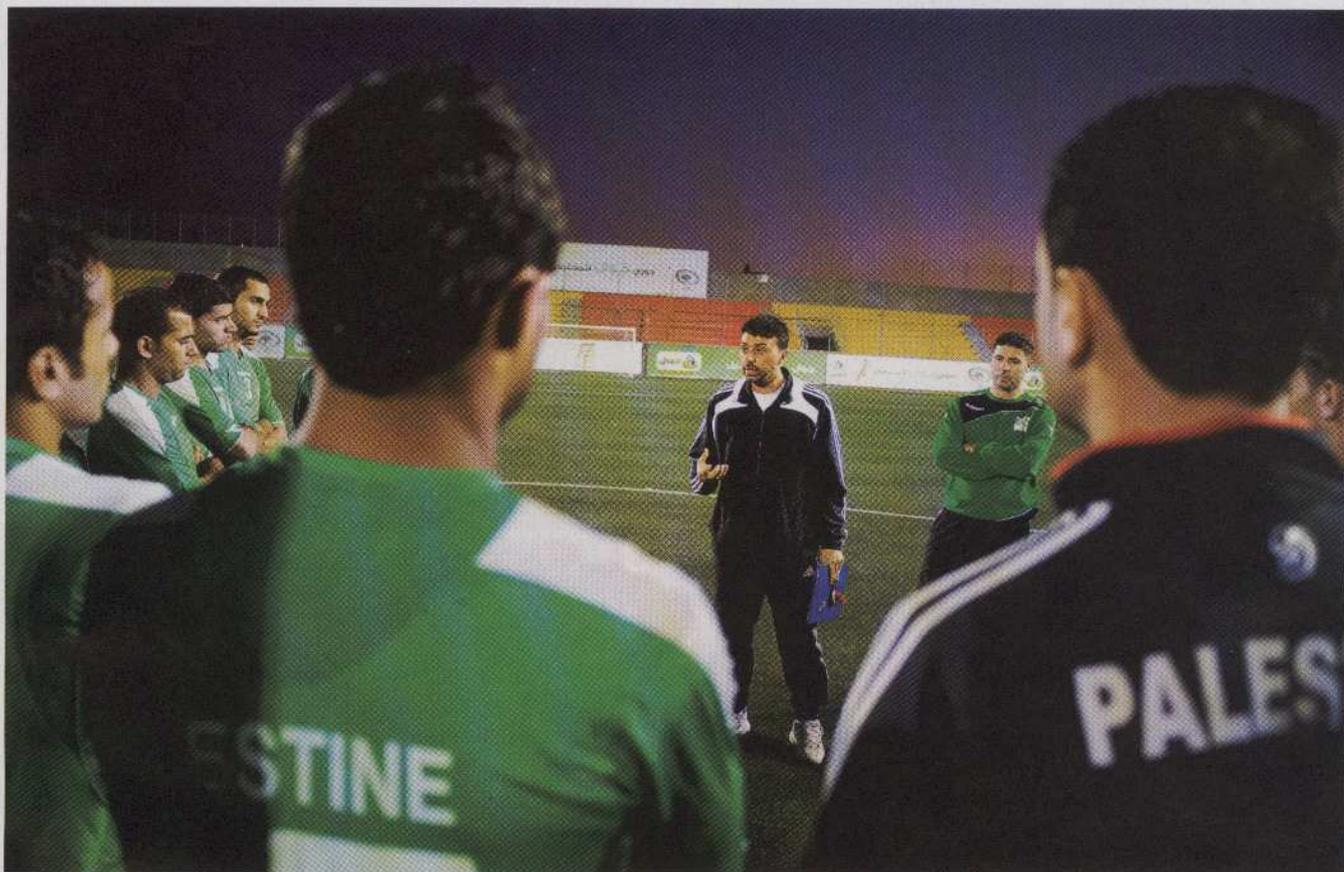


L'armée israélienne va reprendre dans les prochaines semaines les travaux de construction de la clôture de séparation en Cisjordanie interrompue depuis cinq ans, ont indiqué en juillet les médias israéliens en citant un officier. Dans un premier temps, les travaux devraient reprendre autour des colonies regroupées dans le secteur de Gush Etzion, près de Bethléem. L'an prochain, la construction serait étendue autour de Ma'ale Adoumim.



- Limite municipale de Jérusalem
- Mur déjà construit
- - - Mur en projet
- Ligne verte de 1949
- Zones construites palestiniennes
- Zones construites israéliennes (colonies)

15 km



L'entraîneur de l'équipe de Palestine, Mahmoud Jamal, avec ses joueurs, au stade Faisal Al-Husseïn d'Al-Ram.

collation, les bus ont quitté le stade alors que la nuit tombait sur cette localité du Sud. À la sortie de la ville, le car des Sud-Africains a filé vers Jérusalem, qu'il a rejoint en une vingtaine de minutes. Celui des Palestiniens a, lui, dû suivre la frontière de béton dessinée par le mur et c'est après deux heures de trajet que les footballeurs palestiniens sont arrivés en pleine nuit à Al-Ram, commune qui jouxte Ramallah, à une quinzaine de kilomètres de Jérusalem.

C'est là, dans l'enceinte du stade d'Al-Ram, bâti avec des fonds français, allemands et de la Fifa, que l'équipe se regroupe pour les stages, au gré de son calendrier international. Il est situé à moins de 100 mètres du mur. Comme un rappel quotidien de la condition des joueurs cisjordaniens.

Raed Fares, arrière droit, joue au Hilal, une équipe de Jérusalem Est qui évolue dans le Championnat de Cisjordanie. Mais, comme la plupart des joueurs de cette équipe, Raed n'a pas l'autorisation de s'y rendre. Alors, le club joue ses matches à domicile... à Ramallah. Mourad Alyan, l'avant-centre et star de l'équipe, dispose, lui, de l'autorisation de résider à Jérusalem. Mais, les jours d'entraînement, il doit passer le fameux check-point Kalandia pour se rendre

à Ramallah et en revenir. Avec, à chaque fois, une interminable attente. Quand il n'est pas retenu durant des heures par les soldats israéliens. « Il m'arrive ainsi souvent de manquer l'entraînement », concède Mourad.

Younes Hosam, membre du staff de la sélection, ne dispose pas du fameux laissez-passer qui permet de se rendre dans la ville éternelle. Sa femme y réside pourtant. « C'est elle qui vient me voir », dit-il d'un sourire las. Quant à Souleymane Obeid, il connaît, comme quatre autres de ses partenaires de la sélection palestinienne de football, une situation plus difficile encore. Il est originaire de la bande de Gaza, aujourd'hui territoire fermé par les autorités israéliennes. Cela faisait deux ans qu'il n'avait pas vu sa femme et ses deux enfants... Leur photo l'accompagnait dans sa chambre étroite du stade d'Al-Bireh.

Au lendemain du match contre l'Afrique du Sud, l'entraîneur Mahmoud Jamal avait prévu une séance légère, basée sur des exercices d'enchaînement de centres et de tirs au but. Mahmoud est palestinien mais vient de Jordanie. Il n'a droit qu'à un visa limité et doit rentrer là-bas tous les trois mois pour remettre son passeport à jour. C'est la même chose pour le Tunisien Makram Dabboud, l'entraîneur des gardiens.

Lors des qualifications olympiques, en mars 2011, la Palestine devait affronter la Thaïlande en matches aller-retour. Au match aller, les Palestiniens s'inclinèrent 1 à 0 à Bangkok. Le match retour devait avoir lieu trois semaines

HILAL, UNE ÉQUIPE DE JERUSALEM EST, EST CONTRAINTE DE JOUER SES MATCHES À DOMICILE À RAMALLAH

plus tard. Les deux entraîneurs ont dû aller refaire leur visa à Amman. Ils ont été bloqués trois semaines et n'ont pu rejoindre l'équipe que la veille du match. Évidemment pas de quoi s'entraîner, ni bâtir une stratégie...

Les Palestiniens furent donc éliminés de la course aux Jeux. « C'est un travail compliqué, soupire Mahmoud Jamal, assis au réfectoire du stade, devant une soupe fumante. Je ne sais jamais de quels joueurs je vais pouvoir disposer, lesquels d'entre eux vont avoir leurs visas lorsqu'on dispute une rencontre à l'étranger. En général, je compose trois équipes possibles. Et, à la fin, on voit qui l'on peut emmener. »

Même les matches à domicile posent problème. « Chaque rencontre est soumise à l'autorisation des autorités israéliennes, explique encore Mahmoud. Il arrive que celle-ci soit retirée au dernier moment, alors que nous nous sommes préparés durant des semaines... Ou bien ce sont les arbitres de notre Championnat qui sont arrêtés durant plusieurs heures et, du coup, la rencontre doit être annulée. Et je n'évoque pas les équipements que nous envoie la Fifa qui restent bloqués trois ou quatre mois en Israël. Sans parler des droits de douane que l'on doit acquitter et qui correspondent au prix des équipements. »

Les footballeurs palestiniens ont appris à vivre avec cette muraille, sans pour autant l'accepter. Ahmed Arbi prend la pose pour la photo, adossé à l'enceinte de béton. Juste au-dessus de lui, un graffiti fait le parallèle avec le Mur de Berlin. Ahmed est né au moment où celui-ci tombait sous les coups de pioche et de la liberté en marche, à l'automne 1989. Il vient du camp de réfugiés de Tulkarem, au nord-ouest. Sa famille figurait parmi les populations « déplacées » en 1948, cas épineux du conflit israélo-palestinien. Ahmed et ses amis se disent qu'ils n'ont pas le temps d'attendre la résolution de celui-ci. Ils ont des rêves de football européen. Mais, aujourd'hui, leur horizon s'arrête à un mur de béton de huit mètres de haut. ■

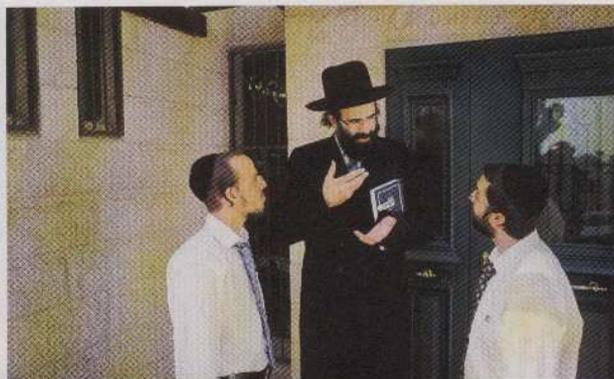
JEAN-CHRISTOPHE COLLIN
jccollin@lequipe.fr

(1) « Ramallah Dream », éd. La Découverte, octobre 2011.

(2) Il y a près de 150 colonies désormais en Cisjordanie, construites en violation du droit international. La résolution 446 du Conseil de sécurité de l'ONU (1979) considère que « la politique et les pratiques israéliennes consistant à établir des colonies de peuplement dans les territoires palestiniens et autres territoires arabes occupés depuis 1967 n'ont aucune validité en droit et font gravement obstacle à l'instauration d'une paix générale, juste et durable au Moyen-Orient ».

« JE NE SAIS JAMAIS
DE QUELS JOUEURS
JE VAIS POUVOIR
DISPOSER, LESQUELS
AURONT LEURS VISAS »

Mahmoud Jamal, entraîneur de la Palestine



LE RABBIN ABRAHAM DEUTSCH, EX-BASKETTEUR, À MA'ALE ADOUMIM.



LA LUXURANCE DES INSTALLATIONS SPORTIVES DÉTONE EN CISJORDANIE

LE SPORT EN COLONIE

On repère au premier coup d'œil le rabbin Abraham Deutsch. Son gabarit d'ex-meilleur basketteur de l'équipe californienne d'Orange County, recruté par Yale, le distingue parmi ses élèves à la synagogue.

« On me prédisait un bel avenir dans le basket, assure Abraham, mais j'ai tout lâché pour venir ici, en Israël. » Sauf que l'endroit d'où parle rabbi Deutsch n'est pas exactement en Israël, mais, selon la terminologie de l'ONU, une colonie implantée sur le territoire palestinien : Ma'ale Adoumim. C'est même la plus grande et la plus connue des colonies israéliennes. Elle compte quelque 35 000 habitants, dont la plupart travaillent la journée à Jérusalem. Les colons israéliens ne connaissent évidemment pas les vicissitudes du check-point, qu'ils traversent sans coup férir. Le soir, ils laissent le mur de séparation et regagnent leur havre

sur une colline parsemée de villas blanches et de palmiers. Il y a des écoles et, bien entendu, nombre d'installations sportives, quand la cité voisine palestinienne d'Abou Dis est loin de posséder de tels équipements. Ce qui n'empêchait pas les deux communautés de jouer ensemble avant la dernière Intifada.

Ma'ale Adoumim peut s'enorgueillir de cinq courts de tennis, deux beaux terrains de foot, dix playgrounds de basket – où Abraham vient parfois de manière très sympathique jouer avec les gamins –, deux magnifiques piscines, grâce auxquelles la fille du maire de la ville est devenue naguère championne d'Israël de natation...

Le sport est aussi un moyen d'inscrire Ma'ale Adoumim dans le paysage. « On est ici en Israël, assure Abraham, personne ne le conteste. » Personne ? ■